

Jo White



Faux airs de faussaire

Alpha

Éditions La Gauloise

Alpha

JO WHITE N°6
FAUX AIRS DE FAUSSAIRE

Genre

Les Editions La Gauloise
Série

Chapitre 01

Une valse à deux pieds

Alpha n'arrive pas à trouver le sommeil. A l'abri dans une sorte de grotte à demi murée des arènes de Cimiez, il regarde le reflet de la lune sur le sable. Les nuits d'été n'arrivent pas à effacer les vapeurs plombées du soleil méridional. Il lui semble même voir l'épiderme du sol trembler comme en plein jour sous le mirage des strates d'air chaud.

Depuis qu'il a choisi la Côte d'Azur comme lieu de résidence, il peste tous les ans contre le climat estival et ses excès de chaleur.

- "Quand je pense qu'il y a gens qui bossent onze mois de l'année pour passer le douzième dans cette fournaise abrutissante. Même la Méditerranée est trop chaude... et trop dégueulasse d'ailleurs. Passé huit heures du matin les poissons sont remplacés par du plastique, mais tous les touristes y pataugent avec délectation... Ah, si j'étais riche !"

Oui mais voilà, Alpha est pauvre, comme tout clochard qui se respecte. Ses richesses sont ailleurs, dans cette vie antérieure d'universitaire qui l'avait vu Maître de conférences à la Sorbonne juste avant qu'il ne pète un plomb. "*Un excès de lucidité.*", se plaît-il à dire. En fait une déconvenue amoureuse qui lui a fait toucher du doigt la fragilité de la nature humaine.

Il a tout abandonné, même son nom d'Alphonse Petitbois pour le remplacer par la première lettre de l'alphabet grec. "*Il y a bien un début à tout, même au renouveau !*" Il a enfourché son vélo, seul signe extérieur de richesse avec son vieux Brownie, appareil photo antédiluvien pour lequel il ne trouve presque plus de pellicules et a quitté Paris qu'il ne regrette qu'en été. Cap vers le sud, terminus Nice, suite au trépas du vélo.

Depuis, il partage son temps entre le parc du château où il monnaie son érudition aux touristes et les jardins des arènes de Cimiez pour des siestes à l'ombre des oliviers. La nuit, il se met à l'abri dans sa grotte, certain de ne pas être dérangé depuis que le festival de jazz a déménagé en centre-ville.

Et puis il y a Jo, la fille de son vieux copain Julien. Julien Leblanc, ex-baroudeur devenu détective, décédé lors d'une enquête¹. Elle a repris l'agence après sa mort. Sacré fille. Il l'aide de temps à autre, en mémoire de son ami, et parce que son éducation universitaire lui permet de mieux analyser certains problèmes. Il n'oublie pas non plus que l'agence Leblanc l'a

¹ Voir Jo White n°1.

quelquefois préservé des poursuites pour vagabondage. Aujourd'hui, même le commissaire Morris vient le consulter.

Mais ce soir, Alpha n'arrive pas à fermer l'œil. Il décide de marcher un peu, histoire d'éloigner les idées moroses que ses insomnies lui suggèrent. Il traverse l'arène et se dirige vers le jardin des oliviers. A son approche, une mélodie se fait entendre. Une valse. Elle provient d'une placette qu'une percée de lune éclaire en bleu et blanc. Le son provient d'une vieille radio lecteur de CD posée sur un banc, à côté d'un couple en pleine rêverie.

Alpha s'approche sans bruit. Ne pas rompre l'intimité des amoureux. Son côté paternaliste... Bien caché par l'ombre d'un tronc tentaculaire, il observe le couple en gourmand, curieux de découvrir les signes d'affaiblissement d'une romance sur le déclin. Pour lui, depuis sa propre déconvenue, l'amour est un leurre qui n'a pas d'autre raison d'être que l'entretien génétique de l'instinct de conservation, lequel se réduit à un acte de copulation hygiénique et tout au plus libérateur. Il n'y a que l'homme pour l'enrober d'une sentimentalité vouée à l'échec. Pour lui, le mot de la 'faim' revient aux Suisses qui avouent :- *"Les sensations sont bien agréables, ça c'est sûr, mais les mouvements sont ridicules"*

Contre toute attente, un rire cristallin éclate, repoussant aux calendes grecques les pensées philosophiquement incorrectes du clochard. L'homme se lève d'un bond, prend sa compagne sous les bras et la hisse à sa hauteur comme une poupée de chiffon. Il

lui pose les pieds sur les siens, l'enlace d'un bras ferme et l'entraîne dans une danse incertaine mais réaliste.

Bien qu'il maintienne fermement sa cavalière contre lui, l'homme marque une certaine réserve. Pas de geste déplacé, pas de baiser langoureux, mais des sourires de complicité et d'intime connexion, perlés des brisures de rire de la jeune femme.

- "C'est quand même beau l'amour filial !"

Alpha a tout compris en un instant. Ces deux-là ne se comportent pas en amoureux mais comme des frères et sœurs. Entre amis on n'imbrique pas ainsi les corps, même pour une danse compliquée. Il profite de la mise en lumière du couple pour étudier le cavalier sous tous les angles. Il est certain de l'avoir déjà vu. Cette maigreur élégante, ce visage émacié qu'une énorme moustache dispropotionne, ce regard encadré des pattes d'oie de la bienveillance où les yeux se font scrutateurs sans être sévères. Il y a là un mélange subtil d'enfance et de vécu. Aujourd'hui encore, cet homme lui fait penser à Jean Rochefort, à l'époque où il s'était amouraché d'une coiffeuse pour les besoins d'un film. La seule différence c'est qu'il le voit pour de vrai, vivant, parlant, dansant...

- "J'ai dû lire quelque chose sur ce type... Il faudra que j'aille voir à l'agence de Nice-Matin, rayon archives."

La danse arrive à son terme. Le sosie de Rochefort prend sa sœur dans ses bras comme une jeune mariée que l'on conduit au sacrifice. Alpha remarque alors un fauteuil roulant caché par la continuité du banc, dans lequel l'homme dépose sa cavalière avec

délicatesse. Il éteint la radio et emmène sa compagne vers la sortie. Au passage, Alpha découvre le visage de la jeune femme.

- "Lumineuse !... Lumineuse et infirme, quel drame ! 'sic locutus est Alpha' !"

Longtemps après que le couple a disparu du jardin des oliviers, Alpha décide de quitter l'ombre du sien pour regagner sa grotte. Cet intermède le poursuit plus qu'il ne le voudrait. Il le renvoie à sa propre famille avec laquelle il a coupé tous les ponts.

Être clochard demande parfois des sacrifices !

Chapitre 02

Brutus versus Prépus

-"Facture, facture, pub, facture !... Eh bé, encore un jour sans chèque !... Comme d'hab, quoi !»

Debout devant son bureau, Clotilde, la secrétaire pachydermique de l'Agence Jo White, épluche le courrier du jour en soupirant. Tout en devinant le contenu des enveloppes, elle pense à sa portion de socca de midi qu'elle a déjà écornée en allant chercher le courrier. Après quelques prospectus elle tombe sur le dernier numéro de *Girly*, magazine de porno soft que la détective a découvert lors d'une enquête à Paris menée avec Murielle Dubois, son assistante saute-au-paf². Depuis, elle le reçoit gratuitement à l'agence pour le bonheur d'Adrien.

-"C'est pas Dieu possible... Malheur... s'exhiber de la sorte, nue comme un anchois évadé du bocal... Même que si

² Voir Jo White n° 4.

madame Jo voit ça, elle va encore avoir une attaque d'apocalypse !"

- "Apoplexie serait plus exact, Clotilde... Quel est l'objet de votre perplexité ?"

- "Père Plexité vous-même !... Est-ce que je vous cause de votre famille, moi ?"

Clotilde tend le dernier *Girly* ouvert sur la page centrale. Adrien s'en empare et découvre une superbe photo de Mumu, alias Murielle Dubois. Elle est à genoux, déshabillée en pâtre grec en train de souffler dans un pipeau dont on ne voit pas le propriétaire.

- "Misère !... Que si monsieur Julien voit ça de là-haut, il va se faire un sang d'enfer !"

- "Julien est au paradis, pas en enfer... Et puis je suis certain qu'il apprécie cette fresque bucolico-mystique à sa juste valeur. Et quand je dis 'valeur'... Une photo comme ça rapporte autant à Mumu que votre salaire d'un mois !"

- "Vous voulez dire que... Oh, Sainte Mère, que je vais m'y coller aussi au 'Brocoli Mystique' ... s'il suffit de souffler dans un pipeau en montrant ses nibars pour gagner le gros lot, je file chez 'Girly' tout de suite, moi !"

- "Pas besoin d'aller si loin, Clotilde ! Il paraît que la Victorine va tourner un remake de 'Jurassic-park'. Je suis certain que vous feriez un superbe dinosaure !"

- "Vous, ... je vais vous... "

Pas le temps de finir sa phrase. Elle vient d'apercevoir une Bentley rutilante en train de se garer sur la place réservée à l'agence. Clotilde épie la manœuvre depuis la devanture tout en évaluant la valeur financière du client potentiel.

- "Té... un chéquier en Rolls... Et incognito en plus !"

- "A quoi voyez-vous ça !"

- "Eh bé...pas de chauffeur ! Quand un client comme ça conduit son tombereau... C'est qu'il veut pas qu'on sache où il va !... Je ressemble peut-être à un dinosaure, mais j'en ai autant dans le coccyx qu'Einstein... Malheur !"

- "... le coccyx ?"

Adrien se dit qu'après tout, la partie charnue située en dessous peut s'apparenter au faciès de la secrétaire. Il décide de s'intéresser au nouveau 'chéquier' sans chauffeur et à sa Bentley-Rolls. Un homme en sort en jetant un coup de périscope, histoire de s'assurer que personne ne s'intéresse à lui, puis il prend un paquet et se dirige vers l'agence.

La cinquantaine tirée à quatre épingles, la distinction à portée de main et les yeux du même poivre et sel que les cheveux.

La démarche est étudiée pour correspondre aux autres signes extérieurs de richesse récente.

Je sors de mon bureau à l'instant où retentit la sonnette. Clotilde tire en même temps sur la chevillette et sur la bobinette et introduit l'homme à la Bentley. Ce dernier se dirige vers Adrien la main tendue.

"Cher monsieur Jo White... ravi de faire votre connaissance, j'ai tellement entendu parler de vous"

"Fadaises ! - Clotilde s'insurge - Que si vous en aviez tellement entendu causer, vous sauriez que c'est elle, monsieur Jo White..."

Elle me désigne du doigt devant l'air ahuri du visiteur. Celui-ci fait volte-face et me baise la main en se tortillant le prose façon Belle Epoque. Il en profite pour me dévisager jusqu'à la poitrine, calculer si mes mensurations passeraient sur le siège arrière de son bulldozer et finit par comparer l'argent de ses yeux à celui des miens.

Un sourire carnassier les fait briller, j'en connais le charme et en abuse toujours.

"Maintenant que vous avez visité l'appartement témoin, peut-être voulez venir dans mon bureau pour discuter, Monsieur... Monsieur ?"

- "Dansumpré... Emilien Dansumpré ! - Il se présente façon James Bond - De la galerie Dansumpré de Nice."

Je le fais entrer dans mon bureau, lui et son paquet, et demande à Adrien de venir avec nous. Ce dernier est incrédule.

- "Vous voulez dire la Galerie qui est située sur la promenade des Anglais et qui expose des œuvres de César et d'Arman ?"

- "Pas que, mon jeune ami, pas que... Depuis quelques années j'ai également l'exclusivité des œuvres d'Ernest Brutélion, plus connu sous le pseudo de 'Brutus' ! D'ailleurs, j'ai apporté une de ses toiles que j'ai vendue hier à un client suisse et que je me proposais d'emmener chez l'acquéreur. Une petite bagatelle de l'époque glauque qui va tout de même chercher dans les cent vingt mille Euros. Enfin..."

Je lui demande où est le problème : *- "Vous n'êtes tout de même pas venu jusqu'ici pour nous faire un cours sur l'histoire de l'Art ?"*

Emilien ouvre le paquet et me tend le tableau. La toile est assez petite et noyée dans un encadrement disproportionné. Elle représente des iris mauves finement ciselés et d'un réalisme extrême. Bien que je ne sois pas une fanatique de ce genre de peinture, je dois avouer que l'ensemble y compris les ajouts extérieurs ne manque pas de charme. Le galeriste se penche vers moi.

- "C'est un faux, chère madame ! Entre le moment où je l'ai vendu, hier donc, et celui où j'ai décidé de l'expédier, quelqu'un a subtilisé l'original et lui a substitué cette copie. Oh, il s'agit d'une copie parfaite et je défie les meilleurs experts de déceler la supercherie. D'ailleurs, je me demande même si Brutus lui-même ne s'y laisserait pas prendre !"

Je réitère ma question : *-"Où est le problème ? Et vous-même, si cette copie est si parfaite, comment pouvez-vous savoir qu'il s'agit d'un faux ?"*

- "La signature, chère madame ! Celle-ci est bien calquée sur l'original mais le pseudo de Brutus a été remplacé par celui de 'Prépus' ! Avouez que ça fait désordre, vous ne trouvez pas ?"

- "Et vous désirez que nous retrouvions le dénommé 'Prépus', je suppose ?" Adrien aime aller droit au but, comme avec les femmes. Les circonvolutions et autres préliminaires, ce n'est pas son truc à mon adjoint. Le galeriste d'insurge :

- "Que nenni, Diantre, que nenni, jeune homme ! Qu'il vous suffise de retrouver le tableau ! Le copiste scélérat, c'est l'affaire de la police, pas la mienne..."

Je reprends les rôles : *-"En sommes, vous désirez que la police retrouve le faussaire mais pas le tableau et que nous, par contre, récupérions l'œuvre sans nous occuper du copiste ?"*

- "Vous savez, ma petite madame, je suis en charge d'une galerie, pas d'un commissariat ! La simple idée qu'une personne

puisse s'y introduire et échanger une œuvre avec un faux sans se faire remarquer m'est insupportable ! Que vont dire ceux qui me font confiance... ou plutôt, que vont-ils faire ? La concurrence est impitoyable..."

Pour Arman et César, la question est ailleurs, mais pour Brutus et les autres, c'est vrai que ça fait désordre. Si Emilien Dansumpré perd ses clients, il n'a plus qu'à fermer boutique. Je tempère ses convictions :

"Il me paraît inconcevable de dissocier le vol et le voleur. Car avant tout, remplacer un tableau par une copie, c'est bien un vol qui représente un butin de cent vingt mille euros, non ? Et retrouver la toile sans passer par la case 'voleur' me semble improbable. D'ailleurs..."

Irruption d'une Clotilde offusquée : *"C'est la police, Jo ! Même qu'elle intervient sur notre Parking, qu'elle outrepassse notre privauté ! Elle en a après le 'quatte-quatte' à Monsieur 'Dansleschamp' !... Même que !"*

"Ma Bentley !"

Exit le galeriste. Il se rue vers son vaisseau spatial pour le sortir des griffes d'un couple de municipaux. Depuis que la parité est devenue une obligation, l'état est à mettre au rang du plus grand club de rencontres. Après tout, pourquoi pas ? J'observe la scène depuis la fenêtre de mon bureau.

Il semblerait que la cause du litige soit sur le parebrise du véhicule vers lequel pointe un doigt policier. Haussement

d'épaules du propriétaire qui investit le siège passager pour atteindre le coffre vide-poche. Il en sort des papiers qu'il tend aux verbalisateurs. Après lecture, le couple se reforme autour d'un talkie-walkie, soudain nerveux. Je sors de mon bureau et me rends sur les lieux de l'échauffourée. Au passage je jette un œil sur le pare-brise : La vignette d'assurance a été remplacée par le dessin d'un doigt d'honneur agrémenté d'un texte court mais évocateur : *'I f...k the police'*. Emilien se prend la tête dans les mains.

- "Je n'y comprends rien... Qui a bien pu faire ça ?"

Je m'approche des Municipaux et tente de plaider en faveur de mon client. La flicquette me répond :

- "Eh, va ! Qu'on se moque de nous, on a l'habitude... qu'on veuille nous sodomiser par vignette interposée passe encore... Mais qu'on conduise une voiture volée, là, ça va trop loingue !"

- "Volée ?"

- "Et vous appelez ça comment quand un quidam conduit un véhicule qui n'est pas à son nom et qui a été déclaré volé par son propriétaire le matin même ?"

Je commence à comprendre : *- "Et ce propriétaire ne s'appellerait pas 'Prépus' par hasard ?"*

- "Merde !... Vous avez deviné comment t'est-ce ?"

A suivre...